

IDÉOLOGIES, UTOPIES... PEUT-ON NE PAS CROIRE ?

séminaire des 14 et 16 juin 2011 (Aix-en-Provence, Centre culturel Jean-Paul Coste / Marseille, Mille Bâbords)

On appelle d'habitude "modernité" le moment où, plus que tout autre avant lui, l'homme utilise la science pour comprendre le monde matériel et où, surtout, il en dégage une philosophie matérialiste et la généralise.

Jacques Ellul refuse toutefois de considérer ce moment comme un "progrès", l'accession à un "âge adulte", un temps d'émancipation... A ses yeux, cet "homme moderne" n'a nullement cessé de croire comme il le prétend. Certes, il est persuadé que le savoir a remplacé les croyances, mais celle-ci perdurent sous des formes nouvelles et il est tout autant *possédé* par elles que par le passé. Ellul s'efforce donc de les identifier.

*Les textes qui suivent sont des retranscriptions de citations d'Ellul. A l'exception du premier, tous sont des extraits des **Nouveaux possédés** (1973) et sont présentés en suivant le plan du livre.*

On peut retrouver les citations d'origine en se reportant aux pages indiquées.

I. CROIRE CORRESPOND A UN BESOIN INCONSCIENT

1 L'homme est spontanément crédule car ça le dispense de penser par lui-même

La propagande correspond à un besoin de l'individu moderne. Il en éprouve "un désir *inconscient*". Bien sûr, il ne dit pas : "je veux une propagande". Au contraire, il en a horreur car il se croit une personne libre et majeure. Mais il appelle cette action parce qu'elle lui permet de parer à certaines agressions et de réduire certaines tensions. La propagande réussit en ce qu'elle a satisfait un besoin *inconscient*. Elle ne peut avoir d'effet que si le besoin existe et que celui-ci n'est pas ressenti comme tel mais reste inconscient.

L'homme ne se sent pas à l'échelle des événements politiques et économiques mondiaux. Il éprouve sa faiblesse, son inconsistance, son peu d'efficacité. Il réalise qu'il dépend de décisions sur lesquelles il ne peut rien, ce qui le désespère. Ne pouvant rester longtemps en face de cette réalité-là, il recherche *un voile idéologique*, une consolation, une raison d'être. Seule la propagande lui apporte le remède à cette situation.

Propagandes (1962), 3^{ème} édition, Economica, 2008, p.158 et 160

2 Pour sauver la face, il affirme que sa raison prime sur toutes formes de croyance

C'est devenu un lieu commun, que l'on tient pour une évidence vérifiée : le monde moderne est un monde séculier, sécularisé, athée, laïcisé, désacralisé, démythisé.

Et dans la plupart des écrits contemporains, on considère tous ces termes comme équivalents sans prendre en compte les différences considérables qu'il peut y avoir par exemple entre *laïcisation* **4b** et *sécularisation* **5** ou entre *désacralisation* **9** et *démythisation* **13**.

On veut en gros exprimer l'idée que le monde moderne est devenu adulte parce qu'il ne croit plus et que, en tous domaines, il veut des preuves. On avance que l'homme obéit à la raison et non aux croyances, surtout si elles sont religieuses, et qu'il a adopté un mode de pensée qui n'a plus rien à voir avec la pensée traditionnelle, de caractère mythique.

Il est difficile de discerner si, dans ce propos, il s'agit d'un souhait, d'une constatation sociologique ou d'une conception imaginaire, philosophique, élaborée à partir de l'idée qu'on peut se faire d'un homme imbu de la science.

En réalité, si l'on examine les textes qui reposent sur ces affirmations, on s'aperçoit qu'il s'agit d'*explications a posteriori*. On part d'une évidence: « l'homme moderne ne veut plus entendre parler du christianisme, il a perdu la foi, l'Église ne mord plus sur la société, elle n'a plus d'audience, le message chrétien ne veut plus dire grand chose... ». Mais comme l'on constate en même temps que l'homme moderne reçoit plus ou moins une éducation technicienne sinon scientifique, on en conclut implicitement : « c'est *parce que* cet homme

est imbu de science qu'il est non religieux » et l'on assimile alors le rejet du christianisme avec l'abandon de *toute* posture religieuse. Déduction qui m'apparaît pour le moins hâtive.

Il est fondamental de savoir si, oui ou non, nous sommes dans un temps déreligiosisé et si l'homme dit "moderne" est aussi irréligieux qu'il le cesse de le proclamer.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 31 sq - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 35 sq

II. AUTOPSIE DE LA MODERNITÉ : LES MOTS POUR LA DIRE

3 Du "post-constantinisme" à la "post chrétienté"

a) LE POST-CONSTANTINISME

A partir de Constantin, au III^e siècle, il y a eu association active de l'Église et du pouvoir politique : celui-ci appuyait l'Église, la favorisait, aidait à son développement, donnait un statut spécial et privilégié à ses membres ; en contrepartie, l'Église devait être un soutien du pouvoir, elle était son agent de propagande. Cette association, qui ne provenait pas uniquement de la perverse volonté politique de servir l'Église mais aussi de la bonne volonté de la servir, a induit celle-ci dans une situation de conformisme et de puissance, qui fut sans doute l'hérésie fondamentale de cette période. L'Église s'est donc trouvée pervertie par son association même au pouvoir politique.

Or cette association est globalement terminée. Depuis la grande cassure entre l'Église et l'État, d'abord pendant la Révolution française puis en 1905, la France a donné l'exemple d'une société officialisant la séparation rigoureuse entre les deux. La rupture s'est consacrée avec l'avènement du socialisme et, avec retard, elle tend à se produire partout ailleurs.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 33-34 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 38-39

b) LA POST-CHRÉTIENTÉ

La post-chrétienté est le résultat du processus de déchristianisation. Rappelons-en les points essentiels : 1^o) le christianisme a perdu une part de sa vitalité en devenant une morale, un ressassement de conformismes et finalement une hypocrisie ; 2^o) l'homme découvrant d'autres cultures, d'autres systèmes de pensée a été conduit à relativiser les valeurs ; 3^o) en perdant officiellement son soutien de l'État, l'Église a perdu une partie de son crédit ; 4^o) l'essor des sciences a généralisé une vision rationnelle du monde.

Les préoccupations principales sont désormais de type *politique* et non plus spirituel. Des mots tels que salut, grâce, rédemption... ne parlent plus tandis que d'autres émergent tels que liberté, justice, égalité. On adopte une conception *matérialiste* de la vie : un matérialisme non pas intellectuel mais *concret* (confort, niveau de vie, allongement de la vie...). Le bonheur constitue l'objectif commun.

Cependant, la société post-chrétienne ne peut pas s'assimiler à une société païenne. Elle n'a plus en effet l'ingénuité de l'ignorance envers le christianisme, elle n'est pas sortie de la marque du péché originel, de la volonté d'un salut, de la conviction qu'il faut un sauveur. Toutes ces choses sont les produits de l'ère chrétienne. Or nous n'en sommes pas sortis car si nous en avons rejeté l'aspect théologique, nous en avons gardé le "psychique".

La post-chrétienté n'est pas simplement une société qui vient après la chrétienté mais une société qui n'est *plus* "chrétienne", qui est passée *au travers de* cette expérience. Elle en est l'*héritière*... avec toutes les conséquences que cela suppose.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 35-38 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 39-45

4 De "l'humanisme athée" à la "laïcisation"

a) L'HUMANISME ATHÉE

Cette institution de la post-chrétienté voit fleurir en elle l'*attitude humaine* correspondante, à savoir l'humanisme athée. Il ne s'agit pas bien sûr de la doctrine philosophique mais de ce qui en émane dans les convictions des hommes de notre temps, ce qui constitue

l'arrière-fond de leurs opinions et qui affleure rarement la conscience, ce sur quoi se fonde le langage et qui finit par devenir le critère principal des conduites. Bref, l'ensemble des présupposés que l'on peut qualifier d'idéologiques et qui constituent le socle de la société : l'homme est la mesure de toute chose, il est autonome et raisonnable, il est naturellement bon et, quand il ne l'est pas, c'est qu'il en est empêché par la société. Il doit donc s'efforcer de transformer la société par la politique. Raison pour laquelle celle-ci se démocratise.

La conséquence de cette évolution est d'autant plus considérable qu'elle passe inaperçue : est considéré comme "normal", "bien", "moral"... ce qui est le fait d'une majorité d'individus. L'humanisme athée est fondé sur la croissance des pouvoirs, des techniques, de l'économie... qu'en retour il rend toujours plus légitimes. Et c'est ainsi qu'au fil du temps, *plus la productivité est élevée, donc son niveau de vie, plus l'homme se considère comme adulte.*

Nous assistons donc au passage d'une croyance vague et indéfinie, un "devoir-être", à *une vision du monde qui se présente ni plus ni moins comme la réalité.* Parce qu'elle est vécue comme un simple constat, et non comme une interprétation, on peut la qualifier de *doctrine.*

"L'homme adulte", "moderne", est une pure construction idéologique : c'est parce que l'on veut toujours plus se référer au réel que la volonté est doctrinaire, sans référence au réel.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 39-43 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 45-50

b) LA LAÏCISATION

Le premier sens de la laïcisation, c'est celui du post-constantinisme, précédemment décrit : l'État ne doit pas subir l'influence de l'Église ni donner à une religion particulière une place prépondérante. Or, à partir de là, pointe *le laïcisme* : l'État doit être "agressivement" contre l'Église et la religion. On assiste depuis une vingtaine d'années (écrit en 1973) à l'avènement d'une *société laïcisée* qui est le produit de l'État laïque : la religion n'y a pas sa place ; plus exactement, on a tendance à considérer celui qui prend des références religieuses comme "sectaire", quelqu'un qui vient rompre l'unité de la nation. Initialement limitée au principe de la séparation des pouvoirs, la laïcité a finalement pris le sens de l'humanisme athée.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 44-45 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 51-52

5 La sécularisation

Même si l'idée de sécularisation est, elle aussi, une expression de l'humanisme athée, elle est apparue chez les chrétiens lorsqu'ils se sont posé la question : "comment témoigner de sa foi dans une société laïcisée ?" Submergés par elle, ils ont finalement fait contre mauvaise fortune bon cœur : il s'y sont adaptés et militent pour que l'Église dans son ensemble en fasse autant. Des quantités d'auteurs chrétiens procèdent à une *justification* a posteriori de cette société, participant pleinement à la mentalité dominante : "ce qui est, il n'y a pas lieu de le juger". Mais ils font bien plus que ça : dès lors qu'ils affirment que le mythe et le sacré sont passés de mode, ils érigent ce conformisme en doctrine.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 45-48 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 53-56

III. UNE ABSENCE DE DISCERNEMENT NÉ D'UN MANQUE DE RIGUEUR INTELLECTUELLE

6 La confusion entre le constat des faits et leur interprétation

Affirmer que, parce qu'il n'est plus chrétien, l'homme "moderne" n'est plus religieux repose sur une méconnaissance du phénomène religieux. Il y a là à la fois un vice de méthode (on se garde bien de préciser ce qu'on entend par religion) et une absence de critique à l'égard des préconceptions et des présupposés de l'humanisme athée, auxquels on adhère soi-même inconsciemment. On acte du fait que l'homme "moderne" est radicalement différent de celui de toutes les générations précédentes mais on finit par *justifier* le comportement qui accompagne cette mutation, à le *légitimer*, à l'instituer en *norme* à laquelle *il faut* ensuite se conformer. Si bien qu'à terme, cet impératif n'est pas ressenti comme tel et que ce qui ne cadre pas avec la norme est considéré – inconsidérément ! – comme dépassé.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 61-63 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 73-75

7 Pour une méthode axée sur la fonction

Par ailleurs, le sacré **IV**, le mythe **V** et la religion **VI** étant des catégories très mouvantes, il est impossible d'en donner une définition a priori. Il m'apparaît donc préférable d'opérer comme le fait par exemple Feuerbach dans sa réflexion sur la religion. La méthode consiste à recenser des *phénomènes différents* qui, au fil du temps, semblent remplir une *même fonction* ; puis, à partir de là, de ranger ces phénomènes dans des catégories même si, a priori, on n'aurait pas eu le réflexe de le faire. C'est du moins la méthode que j'utiliserai ici en ce qui concerne les catégories du sacré, du mythe et de la religion.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 64-65 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 75-77

IV. LE SACRÉ

8 La sacralisation

Le mouvement de sacralisation prend sa source dans la relation que l'homme établit avec son environnement. Dans un monde qu'il juge difficile, il sacralise à la fois ce qui le menace et le protège. Il accorde donc une *valeur* à ce qui lui est imposé et il le fait avec le secret dessein de maîtriser ce qui lui échappe. L'institution du sacré est l'affirmation par l'homme d'un *ordre* du monde. Le sacré constitue pour lui la garantie qu'il n'est pas jeté dans un espace incohérent et un temps illimité. C'est donc l'assignation d'un *sens* à ce monde.

L'autre fonction du sacré est d'intégrer l'individu dans le groupe. Le sacré n'existe que s'il est *collectif*, reçu et vécu en commun. Cela seul fonde et fait durer le groupe. Par sa participation au sacré, l'homme accepte et assume toutes les conduites du groupe, jusqu'aux plus excessives (sacrifices, auto-sacrifices...).

Le sacré produit une normalisation par la *justification* qu'il fournit. Tout ce qui participe à cet ordre sacré est en effet justifié de sorte qu'il n'y ait pas de problème de morale. Celui qui, au nom de principes moraux, conteste l'ordre sacré d'un groupe ne peut en être accepté. Sinon, ce serait la preuve que cet ordre n'en est pas un. A l'inverse, la concentration de toutes les énergies, de toutes les puissances, est ce par quoi se maintient cet ordre.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 67-78 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 79-93

9 La désacralisation

Partout de la même façon l'homme tente d'établir un ordre sacré. Mais il est des périodes où cet ordre est remis en question. Le christianisme, par exemple, a désacralisé la nature, que le paganisme avait sacralisée. De même, le mouvement de la Réforme a désacralisé l'Église... avant de considérer la Bible comme "le texte sacré" et avant de sacraliser les princes protestants. A chaque fois le sacré se réinstalle. Plus exactement, *tout instrument de désacralisation finit par devenir lui-même sacré*. C'est ainsi que le sacré se perpétue.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 79-80 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 93-96

10 Le sacré aujourd'hui : la technique et l'État

a) LA TECHNIQUE

Quand l'homme moderne affirme qu'il n'est plus religieux, son propos est désacralisateur. Mais qu'est-ce qui est alors sacralisé ? On pense bien sûr tout de suite à *la science*, au raisonnement par lequel il est possible de comprendre les phénomènes naturels. Cette compréhension se donne comme *la* compréhension, la science est la pure contradiction de la religion. Toutefois, ne parlant qu'à une minorité d'esprits éclairés, elle ne peut suffire à entraîner l'ensemble de la société dans le sens d'une désacralisation. Il faut pour cela des événements, des expériences communes. Or ce par quoi le peuple fait l'expérience de la science désacralisante, c'est *la technique*. De mille façons (les télécommunications, les moyens de transport, l'urbanisation, l'organisation du travail, l'industrie des loisirs...) la technique brise le rapport de l'homme avec la nature : elle désacralise celle-ci et se sacralise elle-même, par le fait qu'elle devient un environnement à part entière.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 81-88 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 96-105

b) L'ÉTAT

Le pouvoir politique a toujours appartenu à la sphère du sacré. Mais ce qui est nouveau aujourd'hui, c'est qu'il n'est plus symbolisé par un seul homme mais par tout un appareil, un organisme abstrait (légal, administratif...) et tentaculaire duquel on attend tout. L'État constitue l'autre grand phénomène sacré de notre temps en ce qu'il incarne la providence.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, p. 106 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, p. 127

V. LE MYTHE

11 La différence entre le sacré et le mythe ; le lien qui les unit

Alors que le sacré est une *valeur* attribuée à une réalité parfaitement saisissable (tel arbre ou telle source sont sacrés) et qu'il débouche sur une organisation du monde effectif de l'homme, le mythe est un *discours* fictif sur la réalité. Et tandis que le sacré maintient l'homme au niveau du réel, le mythe le conduit au contraire dans un univers fictif.

Le mythe ne peut se formuler, se développer, être cru, que dans un monde sacré. Il se nourrit du sacré et en est l'expression tangible.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 155-156 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 188-190

12 La fonction centrale du mythe

On connaît les recherches de Jung, de Caillois, d'Eliade, Lévy-Strauss ou Dumézil sur les fonctions du mythe. Toutes s'accordent sur deux points : d'une part le mythe sert à exprimer une réalité profonde, inconsciente, de l'homme. D'autre part, bien que pure construction, il est vécu comme exprimant une *vérité*, au point de se donner comme une *explication du monde* et de jouer le double rôle de fondateur et de justificateur d'une pratique sociale, voire d'une civilisation.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 116-117 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 139-142

13 Les mythes d'aujourd'hui : la science et l'histoire

Beaucoup considèrent que l'homme ne se référant plus au sacré, les mythes ne jouent plus aucun rôle, ne sont plus d'aucune utilité. De fait, dans la mesure où notre civilisation est athée (ne reconnaissant pas formellement de divinité) **4a**, le mythe ne peut plus se manifester comme il l'a fait durant des siècles. Il se passe alors quelque chose d'analogue à ce que l'on a observé avec le sacré : la science dissout le mythe dans son expression traditionnelle mais le recrée instantanément par le fait que, comme lui, elle pose les questions radicales (d'ordre civilisationnel) en y apportant ses réponses. Certes, elle ne puise plus dans la nature (cosmogonie) mais dans les problèmes de notre temps (la croissance économique, la poussée démographique, l'essor des médias, etc) qu'elle aborde rationnellement. Il n'empêche que, comme tout mythe, elle se veut une explication du monde.

“Le mythe est un palliatif permettant de vivre avec les problèmes du temps... et facilite émotionnellement le passage vers des structures neuves où l'homme se trouve plus à l'aise” (Clémence Ramoux). Dans ce cas, la double fonction de la science, questionnante et apaisante à la fois, apparaît exactement analogue à celle des mythes d'antan.

On objectera que la science, à la différence du mythe, prétend à l'objectivité. Mais comme l'écrit Theodore Roszak : “est-ce employer illégitimement le mot mythologique que de l'appliquer à l'objectivité en tant qu'état de conscience ? Non, car un mythe est fondamentalement une chose créée collectivement qui cristallise les valeurs essentielles d'une culture. Il est pour ainsi dire *le système de communication d'une culture*. Si la culture scientifique met ses plus hautes valeurs non point dans des fables mystiques, symboliques, rituelles ou épiques mais dans un mode de conscience, pourquoi hésiterions-nous à qualifier celui-ci de mythe ?” Dans la mesure en effet où l'objectivité sort de la méthodologie pure pour devenir un état de conscience, une attitude, une éthique, elle se mue en jugement de valeur.

Qui plus est un jugement exclusif de tout autre mode d'appréhension de la vérité. Cette prétention à accéder à une certaine vérité relève bel et bien du mythe.

Autre mythe fondamental de l'homme moderne, mais dérivé du précédent : l'histoire. Traditionnellement, l'histoire avait un sens sacré (il ne s'agissait pas de décrire les faits mais d'obtenir un récit exemplaire, significatif). Elle était donc un instrument du mythe. Or, désormais sécularisée, elle consiste aujourd'hui à étudier des événements sans rapport avec l'éternel, à suivre leur déroulement sans leur chercher une signification profonde.

C'est à ce moment que se constitue, par retournement, le mythe de l'histoire. Celle-ci n'est plus intégrée à un mythe, elle est elle-même *le* mythe. Elle n'a plus de signification, elle est par elle-même *la* signification. "L'histoire me jugera", invoquait Pétain en 1940... la formule est parlante : l'histoire est l'un des phénomènes les plus remarquables montrant comment l'univers désacralisé devient par là même sacré.

Mythes fondamentaux, la science et l'histoire sont à l'origine de nombreux mythes secondaires : le travail, le progrès, la démocratie, la séparation "vie publique / vie privée", etc...

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 117-140 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 142-173

14 L'utopie, mythe naissant

La mode de l'utopie a éclaté dans le milieu intellectuel vers 1968. L'utopie est le grand passe-partout qui permet d'avoir l'air de prendre au sérieux la situation tout en évitant de laisser voir que l'on est pris au piège. La société de consommation ? L'homme aliéné ? ... Nous pouvons y échapper grâce à l'utopie ! Projet inouï, permettant d'un bond d'échapper à la pesanteur et de se cacher le réel, du moins d'en ignorer les embûches. "L'imagination au pouvoir" ? Soit, mais pour quoi faire ? A cette question répond un silence étourdissant.

Karl Mannheim en 1956 puis Herbert Marcuse en 1968 ont annoncé "la fin de l'utopie" dans deux sens opposés. Le premier dans celui du *déclin* provoqué par la science et la technique; le second dans le sens de *l'accomplissement* (la technique rend possible la société de consommation mais, rationnellement organisée, elle peut également assurer la vie matérielle des hommes, grâce à une gestion égalitaire et démocratique). Dans les deux cas, la technique n'est pas questionnée. Pire : elle est idéalisée. L'utopie entretient donc la sacralisation de la technique **10a**. L'impact profond de celle-ci sur l'imaginaire n'est nullement pris en compte. Au contraire est cultivé le préjugé selon lequel "elle n'est ni bonne ni mauvaise" et que "tout dépend de l'usage qu'on en fait". L'utopie n'est rien d'autre que le refus d'admettre le réel - en l'occurrence l'autonomisation de la technique - et d'y faire face.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 147-149 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 179-181

VI. LA RELIGION

15 Les caractéristiques de l'attitude religieuse

Comme on l'a dit, tenter de définir la religion a priori est une entreprise vaine : il est préférable d'aborder le phénomène depuis ses fonctions. **7** On remarque alors que la religion est un domaine où la divinité ne joue aucun rôle décisif, voire aucun rôle du tout (exemple du bouddhisme). Elle est d'abord un ensemble d'inventions, de langages et de pratiques rituels destinés à satisfaire certains besoins de façon *irrationnelle*. Elle sert en particulier à apaiser l'angoisse née de la conscience que l'on a de sa condition. Elle est sinon la quête d'un répondant (Dieu) du moins celle d'un ensemble de *réponses* toutes faites, voire d'une vérité, et cette quête s'exprime toujours de façon collective. En définitive, la fameuse formule polémique de Marx, "la religion est l'opium du peuple", résume assez bien la fonction première de la religion : une certaine fuite devant le réel.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 157-170 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 207sq

16 Des attitudes religieuses en profusion... mais non reconnues comme telles

Dès lors que nous évoluons dans une société sécularisée **5**, apparaissent toutes sortes d'attitudes que l'on peut qualifier de "religions séculières", pour reprendre l'expression de Raymond Aron (1943). Extrêmement multiples et variées, on n'en citera que quelques unes.

On ne compte plus dans les grandes villes le nombre de voyantes, de cartomanciennes et de fakirs de toutes sortes. Dans tous les journaux, la chronique de l'horoscope est la plus lue. Au cinéma et en littérature, la passion pour les extraterrestres va croissant, de même que les fictions syncrétistes (mêlant le passé et l'avenir) ou le vampirisme, la magie, le diabolisme, la folie... Tous ces phénomènes dénotent un mélange d'inquiétude et de quête irrationnelle de solution qui caractérise la posture religieuse.

De même, le spiritualisme sentimental hippy illustre la totale absence d'esprit critique envers la technique tandis que l'usage de la drogue symbolise l'incapacité généralisée d'affronter les difficultés existentielles et de fuir le réel dans toutes ses dimensions **14**.

La religiosité s'exprime aussi à travers les discours scientifiques. Ainsi, dans son livre *Le hasard et la nécessité*, le prix Nobel Jacques Monod formule-t-il une thèse métaphysique en usant de sa qualité de scientifique. Le succès de l'ouvrage est un phénomène religieux : il n'existe aucune différence entre ses lecteurs et les adeptes de n'importe quel gourou.

La technique étant sacralisée **10a**, l'homme "moderne" place son espoir, sa foi, son assurance, son bonheur et sa sécurité dans la détention et l'usage d'objets techniques de plus en plus nombreux et sophistiqués. C'est probablement là l'un des aspects les plus singuliers de la psychologie contemporaine: l'homme ne se contente plus de la valeur d'usage des objets, ni du fait qu'ils lui procurent le bonheur matériel : il attend d'eux qu'ils le transforment en lui apportant des réponses à ses angoisses. Les objets techniques sont donc les vecteurs d'une religiosité d'un type nouveau où la publicité joue un comparable à celui du sermon dans la société chrétienne. Et si elle est si efficace, c'est que, plongé dans l'orphisme du "toujours plus", l'homme vit l'acte de consommer comme un acte sacré.

Notons enfin, en marge de cet inventaire des religions sécularisées, que l'exubérance religieuse actuelle touche le christianisme lui-même, principalement aux Etats-Unis avec le phénomène de la "Jesus Revolution" mais aussi dans nos pays avec la prodigieuse réussite des Bibles illustrées, lancées sur le marché par de grosses maisons d'éditions.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 170sq - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 96-105

17 La politique, religion séculière par excellence

Ce que nous allons examiner à présent, et qui naît spécifiquement dans l'occident moderne, s'est construit sur l'infrastructure chrétienne. Il peut être dénoté par les traits issus du christianisme, c'est aussi un aspect de la post-chrétienté **3b** : le legs religieux du christianisme est assuré par les grands courants politiques et, peut-on dire, par la politique dans son ensemble.

Après avoir été dominée par le phénomène religieux, puis, après avoir gagné son autonomie par rapport aux religions instituées, la politique a fait depuis un demi-siècle (écrit en 1973) *une entrée triomphale dans le religieux*. Elle constitue désormais la religion suprême.

Ce phénomène résulte directement de l'éclosion puis de la croissance des États-nations : l'homme cède à l'influence psychologique et spirituelle qu'ils exercent sur lui **10b**. Ainsi naissent les *idéologies*. L'idéologie pouvant être définie comme *une interprétation plus ou moins systématique de la société et de l'histoire, considérée par les militants comme une vérité suprême*, on peut la qualifier de religieuse. (NOTE : A la première page de *L'idéologie marxiste chrétienne*, en 1979, Ellul donne cette autre définition : « Une idéologie est la dégradation sentimentale et vulgarisée d'une doctrine politique ou d'une conception globale du monde. Elle comporte donc un mélange d'éléments intellectuels peu cohérents et de passions, se rapportant en tout cas toujours à l'actualité »).

Le marxisme-léninisme puis le nazisme ont prétendu être supérieurs aux religions instituées et se substituer à elles. Et de fait, ils en ont assumé les fonctions.

La transformation du marxisme en religion a été démontrée en 1949 par Jules Monnerot dans sa *Sociologie du communisme* et surtout en 1953 par le journaliste et traducteur Armand Robin, dans *Fausse parole*. Cette mutation s'est accélérée au fur et à mesure que le marxisme entraînait en concurrence avec le nazisme, dont, dès son éclosion dans les années 1930, les non-allemands décelaient sans mal la mystique explosive.

De nombreux facteurs permettent de qualifier de religieuse l'attitude des hommes et des femmes qui ont laissé s'installer ces idéologies : le culte de la personnalité (la divinisation du leader), la "foi" fervente des militants et le "sacrifice" de leur esprit critique, le caractère dogmatique des livres-manifestes (*Mein Kampf, le Petit livre rouge...*), vénérés bien plus que ne l'a été la Bible, un clergé (se manifestant sous la forme du parti), des mots sacrés (*Führer, Grand timonnier...*) une théologie (propagande), un rituel, des cérémonies, etc....

Pendant que ces régimes totalitaires devenaient religieux de façon *manifeste*, le processus de sacralisation de l'État s'effectuait partout ailleurs, y compris dans les nations démocratiques, mais *discrètement* comme par un lent effet de contagion.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 211-239 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 257-292

18 Et maintenant ?

Le caractère religieux du fascisme, du stalinisme, du nazisme, du maoïsme... semble aujourd'hui évident. Mais ne peut-on pas parler ici de simples accès de fièvre ? La formule "religion séculière" s'applique-t-elle vraiment à l'ensemble de la politique ?

Quand en effet la liberté d'opinion et de choix a court et que l'information circule librement, où est le problème ? Dans le fait que la majorité des individus est persuadée que le sort de l'humanité dépend tout entier de la politique alors que, dans les nations toujours plus massifiées, centralisées, technicisées... elle n'est véritablement au service que de l'appareil étatique lui-même. Plus l'État est fort, parce que sacralisé **10b**, plus la responsabilité individuelle est diluée, plus se généralise le conformisme. La politique est la religion du *fait établi* car elle ne régit rien tandis que la technique, dont l'autonomie est *consacrée*, régit tout.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 239 et 250 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, pp. 292 et 306

Le totalitarisme de demain, c'est le conformisme.

L'homme entier (film – interview de Jacques Ellul, réalisé en 1993 par Serge Steyer)

VI. ENSEIGNEMENTS

19 L'aliénation vient moins des choses que du regard que l'on porte sur elles

Ce n'est pas la technique qui nous asservit mais le sacré transféré à la technique. Ce n'est pas l'État qui nous asservit, même policier et centralisateur, c'est sa transfiguration sacrale.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, p. 259 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, p. 316

20 Ne pas céder à la religiosité nécessite un important travail sur soi

L'erreur première de ceux qui croient à un monde majeur, peuplé d'hommes adultes, prenant en main leur destin... c'est d'avoir finalement une vue purement intellectuelle de l'homme, ou d'un homme purement intellectuel. Mais voilà : être non-religieux n'est pas seulement une affaire d'intelligence, de connaissance, de pragmatisme ou de méthode, c'est une affaire de vertu, d'héroïsme et de grandeur d'âme. Il faut une ascèse singulière pour être non-religieux.

Les nouveaux possédés - 1973, Fayard, pp. 257-258 - 2^{ème} édition, 2003, La Table ronde, p. 314